



**HAL**  
open science

## Ici, de Rabelais à Montaigne

Éliane Kotler

► **To cite this version:**

Éliane Kotler. Ici, de Rabelais à Montaigne. Jean Céard; Franco Giaccone. La Langue de Rabelais et la langue de Montaigne, XLVII (462), Droz, pp.285-304, 2009, Etudes rabelaisiennes "Travaux d'Humanisme et Renaissance", 978-2-600-01239-3. hal-01373732

**HAL Id: hal-01373732**

**<https://hal.science/hal-01373732v1>**

Submitted on 29 Sep 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## *Ici*, de Rabelais à Montaigne

En quoi l'étude des emplois d'*ici*, adverbe banal et anodin, peut-elle nous éclairer sur la langue de Rabelais et de Montaigne ? Ce qui a motivé notre réflexion ce sont les observations de Michèle Perret sur l'évolution des emplois d'*ici* pendant les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles<sup>1</sup>. La situation au XVI<sup>e</sup> siècle est-elle encore en évolution ? Chez Rabelais et Montaigne *ici* permet-il encore de repérer "l'emplacement des points d'articulation dans la spatialité" du texte, comme cela semble être le cas en Moyen Français ? *Ici* structure-t-il encore le texte ou s'achemine-t-on vers des emplois qui sont déjà ceux du français moderne ? Quelques investigations rapides dans le texte rabelaisien ont révélé un certain nombre de différences par rapport à l'usage moderne. Nous nous sommes alors demandée si pendant les quelque cinquante ans qui séparent en gros la parution du premier livre de Rabelais de la dernière édition des *Essais* du vivant de Montaigne l'usage est resté stable ou si, au contraire, se dessine une évolution, tout en ne perdant pas de vue le fait que la différence de genre induit peut-être des différences d'emplois. Nous serons donc amenée à nous poser deux types de questions : l'une est en relation avec l'histoire de la langue ; l'autre question est relative au genre : la différence de genre, narratif avec les romans de Rabelais, autobiographique avec les *Essais*, a-t-elle une incidence sur les emplois de l'adverbe ? Et, corrélativement, le type d'énoncé, narratif ou discursif, a-t-il ou non une influence déterminante sur ses emplois ? Récit et discours alternent dans les romans de Rabelais, tout en n'excluant pas complètement la présence d'un auteur-narrateur intervenant à ses heures dans la diégèse de l'œuvre. Le genre de l'essai se rattache quant à lui à l'écriture autobiographique, dont l'une des caractéristiques principales est sans doute l'ancrage dans le moment de l'énonciation. Nous tenterons donc de replacer les différents emplois d'*ici* dans le contexte qui les fait apparaître de manière à voir si la perspective énonciative ou le genre au sens large induisent des déterminations régissant les apparitions de cet adverbe.

Quelques remarques théoriques même succinctes, nous paraissent un préalable indispensable à notre étude<sup>2</sup>. Nous n'entreprendrons pas de décrire le fonctionnement de l'adverbe *ici* en français moderne, nous nous limiterons à quelques observations qui nous permettront de mieux cerner ses emplois chez nos deux auteurs.

L'adverbe *ici* est issu de la forme renforcée de *ci*, lui-même issu de *ecce-hic*. Il figure aux côtés de *je* et de *maintenant* comme un repère de l'énonciation. Pourtant, son mode de fonctionnement diffère sensiblement de celui de ces deux derniers embrayeurs qui sont toujours autosaturés, c'est-à-dire qu'ils réfèrent à eux tout seuls et renvoient à leur propre occurrence<sup>3</sup>. *Ici*, lui, est le plus souvent lacunaire<sup>4</sup>, c'est à dire qu'il est susceptible de changer de référent selon les énoncés et selon l'énonciation. Il ne réfère pas toujours à lui tout seul, et appelle par conséquent une saturation référentielle<sup>5</sup> donnée par anaphore au sens le plus large du terme. L'instance intermédiaire permettant l'identification de la référence est le plus

<sup>1</sup> Michèle Perret, *Le signe et la mention, adverbess embrayeurs ci, ça, là, iluec en Moyen Français (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, Genève, Droz, 1988.

<sup>2</sup> Nous nous fondons essentiellement sur les études suivantes :

Georges Kleiber, « L'opposition cist-cil en ancien français ou comment analyser les démonstratifs ? », dans *Revue de linguistique romane*, n°51, 1987, pp. 5-35.

« Anaphore-deixis : où en sommes-nous », dans *L'Information grammaticale*, n°51, octobre 1991, pp. 3-18.

Michèle Perret, *Le signe et la mention, adverbess embrayeurs ci, ça, là, iluec en Moyen Français (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, Genève, Droz, 1988.

Olivier Soutet, *Etudes d'ancien et de moyen français*, Paris, PUF, Linguistique nouvelle, 1992, Première partie, chapitre III, « Les séries démonstratives », pp. 93-146.

<sup>3</sup> On les appelle aussi embrayeurs complets ou embrayeurs transparents. Voir Michèle Perret, 1988, p. 30

<sup>4</sup> Ou incomplet ou opaque. Voir Michèle Perret, 1988, p. 30

<sup>5</sup> Michèle Perret, 1988, p. 25.

souvent le locuteur, mais pas toujours. Selon qu'*ici* réfère à l'espace ou au temps, la nécessité de faire appel au locuteur sera plus ou moins forte.

Lorsqu'*ici* est autosaturé, son contenu référentiel est donné par exophore, c'est-à-dire directement, de façon extra-discursive (la deixis avec le geste de monstration qui l'accompagne en est un cas particulier). L'exemple le plus parlant est celui des inscriptions tombales : « ici repose... ». Dans les contextes qui nous intéressent, qu'il s'agisse de Rabelais ou de Montaigne, nous verrons qu'*ici* est rarement autosaturé.

Lorsqu'*ici* est lacunaire, la saturation référentielle peut se faire selon plusieurs modèles qui sont essentiellement :

- l'"appariement référentiel contigu"<sup>6</sup>, sans qu'il soit possible "d'extraire du contexte aucun segment discursif précis pour saturer"<sup>7</sup> le mot. Dans ce cas, l'effet produit est un effet d'autosaturation bien que la présence d'un relais, le locuteur le plus souvent, soit nécessaire. On parlera dans ce cas de référence endophorique.
- ou l'anaphore<sup>8</sup> stricte lorsqu'*ici* est saturable par un élément discursif précis.

Entre l'autosaturation authentique, la saturation par endophore produisant des effets d'autosaturation et la saturation par anaphore, il n'y a pas de rupture, mais plutôt un glissement progressif et continu d'un mode de référentialité à un autre. Georges Kleiber a d'ailleurs montré combien les notions de deixis et d'anaphore apparemment bien distinctes peuvent comporter de porosité ou du moins de zones où l'interprétation peut varier selon la définition que l'on met sous ces termes<sup>9</sup>.

Ceci étant, nous verrons que ce cadre théorique, quoique opérationnel dans la plupart des cas, ne permet pas à lui seul de rendre compte de la diversité des emplois d'*ici* dans les œuvres de Rabelais et de Montaigne<sup>10</sup>.

Le premier constat qui s'impose lorsque l'on examine les emplois d'*ici* chez nos deux auteurs est un constat paradoxal d'un double point de vue, quantitatif et qualitatif : les *Essais*, discours à la 1<sup>e</sup> personne, présentent 154 occurrences de l'adverbe pour 305 dans le texte rabelaisien<sup>11</sup>, mais les emplois d'*ici* chez Rabelais sont beaucoup moins diversifiés que chez Montaigne. Ils se répartissent en effet chez le premier en quelques séries largement dépendantes de leur contexte énonciatif (récit, discours des personnages, discours du narrateur), séries qu'il est donc relativement aisé de répertorier. Les emplois d'*ici* chez Montaigne sont au contraire beaucoup plus éclatés, c'est pourquoi je pense avoir balayé l'ensemble des emplois d'*ici* chez

---

<sup>6</sup> Georges Kleiber, 1987, pp. 5-35.

<sup>7</sup> Michèle Perret, 1988, p. 27.

<sup>8</sup> Au sens étroit du terme qui est celui que retient Michelle Perret, p. 27.

<sup>9</sup> En particulier dans « Anaphore-deixis : où en sommes-nous ? », *L'Information grammaticale* 51, 1991, p. 3-18.

<sup>10</sup> Les citations sont tirées du CD-Rom « Batelier », mis au point par Étienne Brunet qui reproduit avec une orthographe modernisée, les éditions suivantes :

Pour Rabelais :

- *Pantagruel et Gargantua* : édition François Just, Lyon, 1542.
- *Tiers Livre et Quart Livre* : édition Michel Fezandat, Paris, 1552.
- *Cinquième livre* : édition de 1564.

Pour Montaigne :

Les numéros de pages indiqués renvoient pour Rabelais à l'édition de P. Jourda, Garnier, 1962, pour Montaigne à l'édition Pierre Villey, Quadrige, PUF, éd. 1988. Ils sont destinés à faciliter au lecteur la consultation des textes.

<sup>11</sup> La comparaison quantitative nous semble possible parce que les deux œuvres sont d'un volume à peu près équivalent.

Rabelais, mais n'ai exploité que le troisième livre des *Essais*, l'Avis au lecteur et fait une ou deux incursions dans les livres I et II, qui restent à dépouiller.

Il m'est apparu qu'il fallait nettement distinguer les cas où l'on peut associer à *ici* une référence (spatiale ou temporelle) selon diverses modalités, de ceux où *ici* fonctionne comme un marqueur énonciatif, voire comme un caractérisant.

## 1. *Ici* et la référence spatiale ou temporelle

### 1.1 Autosaturation : *ici* déictique

#### 1.1.1. *Ici* déictique spatial : la référence au texte

Les cas d'autosaturation authentiques, fréquents dans les romans des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles (du type : « Et cy donray fin au livre de ce tres vaillant chevalier »<sup>12</sup>) sont résiduels chez Rabelais et apparaissent dans des contextes quasiment figés.

Le premier contexte est celui de l'achèvement d'un épisode. On répertorie ainsi deux occurrences correspondant à cet emploi chez Rabelais. La première occurrence marque l'achèvement du premier livre, le *Pantagruel*, et l'expression qui la contient, tout à fait classique, se situe dans la lignée des romans médiévaux :

*Ici* je ferai fin à ce premier livre (*Pantagruel*, ch. XXIX, p 385).

Dans un énoncé de ce type, il est clair qu'*ici* ne renvoie qu'à son occurrence. Si nous posons la question : « où ça ? », la réponse nous renvoie à l'énoncé d'origine « *ici* ». Malgré la présence du « je » faisant référence à l'auteur-narrateur placé immédiatement à côté d'*ici*, il n'est pas nécessaire de faire appel à cette instance pour comprendre à quoi *ici* réfère. Sans que le sens de l'énoncé d'origine soit modifié de quelque façon, on pourrait d'ailleurs lui en substituer un autre qui pourrait prendre la forme de : « *ici* s'achève ce premier livre », énoncé dans lequel le « je » n'apparaît pas. *Ici* fait référence à une entité précise dont la nature est essentiellement spatiale : il renvoie à la fin du roman, le roman étant conçu comme un support spatial linéaire dont la fin coïncide avec la place occupée par « *ici* », plus exactement avec la fin de la phrase marquant la fin du livre.

La deuxième occurrence marque la fin de l'anecdote d'Hans Carvel, et elle apparaît dans un contexte original à deux égards :

*Ici* fut fin du propos et du chemin (*Le Tiers Livre*, ch. XXVIII, p. 525).

Il semble en effet que l'on ait affaire à une parodie du style des conteurs : malgré les apparences, et bien que ce soit là la dernière phrase du chapitre où frère Jean raconte à Panurge l'anecdote édifiante d'Hans Carvel, l'expression « *ici* fut fin », apparemment stéréotypée et proche de « *ici* je ferai fin à... », ne fait pas référence à une réalité spatiale unidimensionnelle. La figure de l'attelage qui associe les deux réalités hétérogènes que sont le "propos" et le "chemin" fait qu'à l'adverbe *ici* est associée une double référence : la première concerne la narration, la fin du « propos », la deuxième l'histoire narrée : les personnages sont arrivés à destination, c'est à dire chez Pantagruel. Mais l'expression fait apparaître une deuxième distorsion par rapport au modèle canonique : l'énoncé mettant fin à l'épisode d'Hans Carvel est au passé, alors que le caractère performatif des énoncés « authentiques »

---

<sup>12</sup> La Sale, Jehan de Saintré, cité par Michèle Perret, 1988, p. 115, qui observe toutefois qu'il s'agit d'une fausse sortie dans la mesure où le roman ne s'achève véritablement que 53 lignes plus bas.

marquant le début ou la fin d'un livre, d'une chapitre ou d'un épisode ne s'accommodent que du présent ou du futur<sup>13</sup>.

La mise à distance parodique d'une expression courante dans les romans médiévaux est peut-être un indice de l'évolution de la langue : du *Pantagruel* au *Tiers Livre* Rabelais emploie sensiblement la même tour, mais dans son troisième roman, que quatorze ans environ séparent du premier, il détourne l'expression de son sens et de son usage initial, dotant par là-même le tour d'une connotation archaïsante. Cette hypothèse est peut-être un peu hasardeuse, mais elle ne semble pas infirmée par l'examen des occurrences d'*ici* dans des *Essais* de Montaigne où c'est en vain que l'on rechercherait ce type d'emploi de l'adverbe.

Dans le deuxième contexte, *ici* souligne la vacance discursive. Dans des énoncés, une fois encore quasiment figés, *ici* s'associe au verbe *laisser*, avec lequel il forme une expression performative récurrente :

*Je laisse icy à dire comment à chascun de ses repas il humoit le laict de quatre mille six cens vaches ... (Pantagruel, ch. IV, "De l'enfance de Pantagruel", p. 235)*

*Laissons icy Pantagruel avec ses Apostoles, et parlons du roy Anarche et de son armée (Pantagruel, ch. XXVIII, p. 355)*

or, pour vous dire comment il guerist de son mal principal, *je laisse icy* comment, pour une minorative, il print : quatre quintaulx de Scammonnes colophoniacque, (...). (*Pantagruel*, ch. XXXIII, p. 383)

Malgré l'allure stéréotypée de ces expressions, il nous faut observer que toutes n'ont pas la même signification : deux, la première et la dernière, sont des indices de prétérition : au moment même où l'auteur prétend ne pas s'étendre sur un sujet donné et l'abandonner au point du récit auquel il est arrivé, il le développe à plaisir qu'il s'agisse de la composition des repas de Pantagruel ou des médecines qui lui sont administrées. Dans le deuxième exemple, *ici* marque effectivement le point du récit où le narrateur abandonne provisoirement l'un de ses personnages pour s'intéresser à un autre.

Sauf erreur ou omission, aucune expression de ce type ou apparentée n'existe dans les *Essais*.

### **1.1.2. Ici deictique temporel : le repère du locuteur**

Si on ne relève aucun emploi d'*ici* déictique spatial dans les *Essais*, on trouve, en revanche, un certain nombre d'emplois de l'adverbe comme déictique temporel notamment dans des tours prépositionnels.

L'évocation du temps à venir, envisagé de façon extensive, se fait chez Montaigne par des locutions quasiment figées, *d'ici à cinquante ans* (p. 982), *d'ici à cent ans*, *d'ici à mille ans* (p. 813), qui sont l'équivalent de « depuis le moment présent jusqu'à une limite si lointaine que l'on peut la considérer comme infinie ».

---

<sup>13</sup> Les exemples paradoxaux que l'on rencontre dans les récits de fiction associant notamment des déictiques comme *aujourd'hui* ou *maintenant* à des formes verbales au passé ont été étudiés en particulier par Marcel Vuillaume. Il montre de façon convaincante que ces énoncés résultent de la rencontre de deux fictions : « la fiction fondamentale, qui correspond à ce qu'on appelle communément l'histoire, et la fiction secondaire ou marginale, qui met en scène le narrateur et le lecteur et les présente comme témoins oculaires des événements narrés », *Grammaire temporelle des récits*, Minit, 1990, p. 109. Cette analyse n'est pas incompatible avec l'intention parodique que je prête à la séquence du *Tiers Livre*.

Je trouve qu'en mes délibérations passées, j'ai, selon ma règle, sagement procédé, pour l'état du sujet qu'on me proposait : et en ferais autant *d'ici à mille ans*, en pareilles occasions. (*Les Essais*, III, ch. II, p. 813)

*Ici* précédé de la préposition *de* marque donc l'origine temporelle, cette origine temporelle coïncidant avec le moment de l'écriture artificiellement posé et érigé en origine d'un laps de temps à l'intérieur duquel ce qui est énoncé serait posé comme vrai.

Dans ce cas, *ici* ne réfère pas à lui tout seul, nous sommes obligés de passer par l'instance intermédiaire du locuteur, qui se confond *ici* avec l'auteur.

Nous avons vu que les emplois d'*ici* spatial authentiquement autosaturé sont inexistant chez Montaigne, en revanche ce que nous pouvons appeler à la suite de Michèle Perret<sup>14</sup> et d'Olivier Soutet<sup>15</sup> des effets d'autosaturation par référence endophorique sont nombreux.

## 1.2 Effets d'autosaturation : *ici* et la référence élargie

*A priori* nous ne sommes pas très loin des exemples tirés de l'œuvre de Rabelais (ou du moins du premier exemple) lorsque nous envisageons l'expression célèbre :

C'est *ici* un livre de bonne foi, lecteur  
qui ouvre l'adresse "Au lecteur".

La différence est grande toutefois. *Ici* ne réfère pas à sa propre occurrence, il renvoie au livre des *Essais* envisagé comme un tout. Il met l'accent sur sa matérialité et surtout sur sa présence au moment où le lecteur prend connaissance du message de l'auteur. Il faut en effet prendre en compte la situation d'interlocution et considérer que le tour équivaut à "tu as entre les mains un livre de bonne foi". *Ici* empiète donc sur la sphère de l'interlocuteur, par référence endophorique.

Parfois la référence à l'espace spatial du livre est tout à fait explicite dans des expressions du type : "ce n'est pas *ici* le lieu de "

*Ce n'est pas ici le lieu d'étendre ces exemples : ils sont trop hauts et trop riches, pour être représentés en ce lustre : gardons-les à un plus noble siège.*" (*Les Essais*, III, ch. V, p. 868).

Tout à fait caractéristiques de l'écriture de l'essai, de tels tours diffèrent de ceux que nous avons relevés chez Rabelais où *ici* est associé au verbe « laisser », chez Montaigne *ici* ne saurait être paraphrasé par « à ce point du livre », il renvoie au projet global d'écriture et, si sa référence reste spatiale, elle est élargie et diluée.

Au verbe d'état constatif (*c'est ici un livre (...)*, *ce n'est pas ici le lieu de*) se substituent souvent chez Montaigne des tours locutoires. Etroitement lié au locuteur puisque ces verbes de parole sont employés à la 1<sup>e</sup> personne du singulier, plus exceptionnellement à la 1<sup>e</sup> du pluriel, l'adverbe réfère toujours à l'espace textuel au sens large du livre, qu'il s'agisse d'évoquer un programme, de le mettre en œuvre ou d'écarter d'autres desseins qui auraient pu

---

<sup>14</sup> Michèle Perret, 1988.

<sup>15</sup> *Etudes d'ancien et de moyen français*, PUF, Linguistique nouvelle, 1992, chapitre III « Les séries démonstratives », pp. 96-97.

être ceux de l'auteur ; il figure ainsi parfois dans des expressions cocasses tout à fait caractéristiques de la manière de Montaigne :

Enfin, toute cette fricassée que je barbouille *ici*, n'est qu'un registre des Essais de ma vie (*Les Essais*, I, ch. 13, p. 1079)

Là, loge l'extrême degré de perfection et de difficulté : l'art n'y peut joindre. Or nos facultés ne sont pas ainsi dressées. Nous ne les essayons, ni ne les connaissons : nous nous investissons de celles d'autrui, et laissons chômer les nôtres. Comme quelqu'un pourrait dire de moi : que *j'ai seulement fait ici un amas de fleurs étrangères*, n'y ayant fourni du mien, que le filet à les lier. (*Les Essais*, III, ch. XII, p. 1055)<sup>16</sup>

Cette remarque concerne cette écriture si particulière aux *Essais* truffée de citations.

L'adverbe contribue donc à la définition du projet d'écriture de l'auteur, son contexte favori d'apparition ce sont les énoncés négatifs (ou restrictifs) qui suggèrent implicitement une confrontation avec une altérité dont l'existence est attestée ou virtuelle. Les exemples sont très nombreux, nous ne résisterons pas au plaisir d'en ajouter trois au deux qui précèdent :

Je hais à me reconnaître : et ne retâte jamais qu'envi ce qui m'est une fois échappé. Or je n'apporte *ici* rien de nouvel apprentissage. (*Les Essais*, III, ch. IX, p. 962)

Il ne peut advenir *ici*, ce que je vois advenir souvent, que l'artisan et sa besogne se contrarient (*Les Essais*, III, ch. II, p. 806)

je n'ai *ici* ni passion ni querelle. (*Les Essais*, III, ch. IV, p. 839)

C'est l'un des emplois de l'adverbe le plus caractéristique de l'écriture de Montaigne ; tout en renvoyant à l'espace extensif des *Essais*, il est la marque de la réflexion de l'auteur s'exerçant sur elle-même, démarche étroitement liée à l'écriture autobiographique<sup>17</sup>.

### **1.2.2 L'effet de spatialisation d'un parallélisme ou d'une opposition *Ici* et l'opposition conceptuelle**

C'est là un emploi bien connu et répertorié par les linguistes d'*ici* particulièrement apte à marquer une opposition ou éventuellement un parallélisme, même quand il ne se combine pas à *là*. Il serait vain dans ce cas de rechercher une référence précise à l'adverbe dont le rôle est de spatialiser une opposition qui est le plus souvent de l'ordre du concept. Il fonctionne alors comme un véritable outil argumentatif.

La prose de Montaigne nous fournit de nombreux exemples de ce type d'emploi :

Plutarque dit, qu'il vit le langage Latin par les choses. *Ici de même* : le sens éclaire et produit les paroles : non plus de vent, ains de chair et d'os. Elles signifient, plus qu'elles ne disent. (*Les Essais*, III, ch. V, p. 873)

---

<sup>16</sup> Autre exemple : "Si j'en avais la mémoire suffisamment informée, je ne plaindrais mon temps à dire *ici* l'infinie variété, que les histoires nous présentent de l'usage des cochés, au service de la guerre" (*Les Essais*, III, ch VI, p. 901).

<sup>17</sup> Alain Legros dans son article « Ici, Essais » répertorie d'autres occurrences de cet emploi caractéristique de l'écriture autobiographique.

*Les autres maladies*, ont des obligations plus universelles; géhennent bien autrement nos actions (...). Cette-ci ne fait que pincer la peau ; elle vous laisse l'entendement, et la volonté en votre disposition, et la langue, et les pieds, et les mains.  
(...) *Ici, on ne l'attaque point*. S'il lui va mal, à sa coulepe : Elle se trahit elle-même, s'abandonne, et se démonte (...). (*Les Essais*, III, ch. XIII, p. 1094)

On remarque le plus souvent dans l'environnement de l'adverbe *ici* la présence d'indices indiquant de manière plus ou moins explicite l'existence d'un autre élément auquel est confrontée la situation présentement évoquée. Indéfinis de la comparaison ou de l'altérité, conjonction "mais", opposition temporelle aussi parfois. Dans les exemples cités *de même* ou *les autres* jouent ce rôle. Dans les suivants ce sera la conjonction *mais* :

Quelle commodité ne leur est suffisante, en un siècle si savant ? La curiosité est vicieuse partout : *mais elle est pernicieuse ici*. C'est folie de vouloir s'éclaircir d'un mal, auquel il n'y a point de médecine, qui ne l'empire et le rengrege. (*Les Essais*, III, ch. IX, p. 969)<sup>18</sup>

L'opposition temporelle suffit à marquer l'opposition comme dans l'exemple suivant :

Si ai-je vu un gentilhomme, qui ne communiquait sa vie, que par les opérations de son ventre : Vous voyiez chez lui, en montre, un ordre de bassins de sept ou huit jours : C'était son étude, ses discours : Tout autre propos lui puait. *Ce sont ici*, un peu plus civilement, des excréments d'un vieil esprit : dur tantôt, tantôt lâche : et toujours indigeste. (*Les Essais*, III, ch. IX, p. 946)

Tout se passe comme si l'univers des *Essais* se définissait par la confrontation avec d'autres. Montaigne oppose au gentilhomme "qui ne communiquait sa vie que par les opérations de son ventre", sa propre manière de se dire. Nous mettons là encore le doigt sur une caractéristique de l'écriture des *Essais* : la confrontation est une des manières que Montaigne privilégie pour définir son projet.

### **Un cas particulier d'opposition : *ici* réfère à l'univers extra-textuel commun au narrateur et au lecteur**

Un cas particulier mérite en effet d'être relevé, c'est celui où *ici* réfère au monde dans lequel nous vivons par opposition à l'autre.

L'expression *ce monde ici* que nous commenterons tout à l'heure d'un point de vue morphologique apparaît à deux reprises dans le *Pantagruel*, et dans chacun de ces emplois *ce monde ici* est confronté à l'autre monde. Ainsi dans le chapitre XVII, Pantagruel répond en ces termes à Panurge qui lui demande s'il veut *gagner les pardons* :

- Et par ma foy (...), je ne suis grand pardonneur *en ce monde icy* ; je ne sçay si je seray *en l'aultre*. (*Pantagruel*, ch. XVII, p. 307).

Plus loin, les nouvelles des diables et des damnés données par Epistémon s'achèvent sur la remarque suivante :

En ceste façon, ceulx qui avoient esté gros seigneurs *en ce monde icy*, guaingnoyent leur pauvre meschante et paillarde vie *là bas*. (*Pantagruel*, ch. XXX, p. 371).

---

<sup>18</sup> Nous avons le même cas de figure au chapitre VIII du même livre III, où l'opposition est explicitement marquée par la conjonction *mais* (p. 937).



Dans les *Essais*, la confrontation des deux univers n'est pas explicite, mais latente. C'est parfois l'évocation de Dieu qui nous invite à ne pas considérer l'*ici* indépendamment d'un ailleurs :

Mais ceci ne s'en va pas sans contraste : Car plusieurs tiennent, que nous ne pouvons abandonner cette garnison du monde, sans le commandement exprès de celui, qui nous y a mis; et que *c'est à Dieu, qui nous a ici envoyés*, non pour nous seulement, ains pour sa gloire et service d'autrui, de nous donner congé, quand il lui plaira, non à nous de le prendre. (*Les Essais*, II, ch. III, p. 352).

Parfois c'est l'allusion à la mort qui définit le monde dans lequel nous vivons :

Je me console aisément, *de ce qui adviendra ici, quand je n'y serai plus*. (*Les Essais*, III, ch. IX, p. 998).

Parfois le pôle oppositionnel reste implicite :

La principale charge que nous ayons, c'est à chacun sa conduite. *Et est-ce pourquoi nous sommes ici*. (*Les Essais*, III, ch. X, p. 1007)

Ce sont là des emplois de l'adverbe tout à fait courants sur lesquels il n'est sans doute pas utile de s'appesantir.

Les situations dans lesquelles la saturation référentielle se fait par anaphore sont plus exceptionnelles

### **1.3 Ici anaphorique ou cataphorique**

#### **1.3.1 Ici anaphorique**

Les cas de saturation par anaphore sont rares en effet : *ici* n'a pas l'aptitude de *là* à synthétiser ce qui a été précédemment énoncé. Néanmoins quelques uns de ses emplois relèvent sans doute de l'anaphore, c'est le cas dans cet extrait où *ici* réfère à l'ultime discours de Socrate à ses juges, discours retranscrit dans le passage qui précède :

Outre ce, la façon d'argumenter, de laquelle se sert *ici* Socrate, est-elle pas admirable également, en simplicité et en véhémence ? (*Les Essais*, III, ch. XII, p. 1055)

Il faudrait remonter beaucoup plus haut dans le texte pour justifier cette analyse, mais il est clair qu'*ici* est anaphorique dans cet emploi.

#### **1.3.2 Ici cataphorique**

Cet emploi n'est pas fondamentalement différent de l'emploi anaphorique : la saturation de l'adverbe s'opère toujours par la référence à un segment de l'énoncé, mais dans le cas de la cataphore ce segment d'énoncé n'appartient pas au contexte antécédent mais à celui qui suit l'adverbe.

On trouvera dans les *Essais* quelques exemples où *ici* renvoie à ce qui suit immédiatement C'est le cas dans le chapitre V "Sur des vers de Virgile" :

Elle [la poésie] représente je ne sais quel air, plus amoureux que l'amour même. Vénus n'est pas si belle toute nue, et vive, et haletante, *comme elle est ici chez Virgile*.

Dixerat , Et niveis hinc atque hinc diva lacertis Cunctantem amplexu molli fovet : Ille repente Accepit solitam flammam , notusque medullas Intravit calor, et labefacta per ossa cucurrit. (*Les Essais*, III, ch. V, p. 849)

*Ici* dans cet emploi est purement facultatif. Cependant sa présence préfigure la citation de Virgile : en l'absence d'*ici*, Montaigne pourrait se contenter d'évoquer le nom de Virgile sans le citer, la présence de l'adverbe oblige le narrateur à citer le poète latin.

Pour autant nous ne pouvons pas considérer qu'il y a coréférence entre *ici* et la citation elle-même : *ici* renvoie plus précisément à l'espace du livre où s'inscrit la citation et pourrait se paraphraser par « dans la citation subséquente ». C'est encore plus évident dans cet autre exemple où Montaigne reproduit le texte d'une bulle romaine qui lui a été donnée :

Et parce qu'elles se donnent en divers style, plus ou moins favorable : et qu'avant que j'en eusse vu, j'eusse été bien aise, qu'on m'en eût montré un formulaire : je veux, pour satisfaire à quelqu'un, s'il s'en trouve malade de pareille curiosité à la mienne, *la transcrire ici en sa forme*. Quod Horatius Maximus, Martius Cecius, Alexander Mutus, almae urbis conservatores de Illustrissimo viro Michaelae Montano equite sancti Michaelis, et a Cubiculo Regis Christianissimi, Romana Civitate donando, as Senatam retulerunt, S. P. Q. R. de eare ita fieri censuit. (*Les Essais*, III, ch. IX, p. 999)

Ce que l'on remarque c'est que les emplois d'*ici* représentant, anaphorique ou cataphorique purs sont rares et peuvent donner lieu à une double analyse : certes dans les deux cas "purs", *ici* préfigure une citation et dans cette mesure peut être considéré comme un représentant, mais il n'est pas oiseux de penser que dans les deux cas, *ici* réfère aussi à un endroit particulier du texte des *Essais*. Nous rejoignons l'interprétation par endophore avec l'effet de deixis qui lui est subséquent.

La dimension spatiale d'*ici* peut s'atténuer encore davantage et n'être plus qu'un effet, lorsqu'*ici* fonctionne comme marqueur énonciatif

## **2. *Ici* marqueur énonciatif**

### **2.1 *Ici* souligne un décrochage énonciatif**

On s'éloigne en effet de la matérialité du texte lorsqu'*ici* souligne un décrochage énonciatif. On trouve ainsi dans les prologues, lieux d'expression directe ou indirecte du narrateur, mais aussi dans le corps de l'œuvre de Rabelais des énoncés marquant le moment où le narrateur s'imisce dans le récit, notamment pour attirer l'attention du lecteur sur un point particulier.

Dans le *Gargantua*, l'évocation des activités diverses du jeune Gargantua placé sous la houlette de Ponocrates est interrompue par des considérations générales sur cette nouvelle hygiène de vie, considérations signées par le médecin Rabelais :

Eux arrivés au logis cependant qu'on apprêtait le souper répétaient quelques passages de ce qu'avait été lu et s'asseyaient à table. *Notez ici* que son dîner était sobre et frugal, car tant seulement mangeait pour refréner les abois de l'estomac, mais le souper était copieux et large. Car tant en prenait que lui était de besoin à soi entretenir et nourrir. Ce qu'est la vraie diète prescrite par l'art de bonne et sûre médecine, quoi qu'un tas de badauds médecins herselés en l'officine des Sophistes conseillent le contraire. (*Gargantua*, ch. XXIII, p. 96)

De même, dans le *Tiers Livre*, le narrateur tire une réflexion d'ordre général du déplacement en Dipsodie d'une « colonie de Utopiens » :

*Notez doncques icy* Beuveurs, que la maniere d'entretenir et retenir pays nouvellement conquestez n'est (comme a esté l'opinion erronée de certains espritz tyranniques à leur dam et deshonneur) les peuples pillant, forçant, angariant, ruinant... (*Le Tiers Livre*, ch. I, p. 406)

ou dans le *Quart Livre* :

Par cette invention [selon laquelle du nombre de syllabes du nom de la personne handicapée dépend le côté atteint], dit Pantagruel, les doctes ont affirmé qu'Achille étant à genoux fut par la flèche de Pâris blessé on talon dextre. Car son nom est de syllabes impaires. (*Ici est à noter* que les anciens s'agenouillaient du pied dextre) (*Le Quart Livre*, ch. XXXVII, p.150)

Dans les romans rabelaisiens la parenthèse est l'une des marques de l'intervention du narrateur qui adjoint ainsi de façon incidente un commentaire à son récit<sup>19</sup>, mais dans l'exemple cité, l'aparté méta-discursif est doublement souligné par la parenthèse et l'adverbe *ici* démarcatif. *Ici* fonctionne donc comme un marqueur de changement de plan énonciatif, comme un indice du passage d'un récit détaché de l'énonciateur à un méta-discours ou à une réflexion qui, elle, l'implique.

Les exemples cités, qui ne sont pas exhaustifs, montrent que l'indice de démarcation est doublé par la présence dans l'environnement immédiat du verbe *noter* dans un tour injonctif ; ce qui laisserait penser que, chez Rabelais tout particulièrement, l'adverbe *ici* manifeste une propension assez nette à entrer dans des locutions plus ou moins figées auxquelles il confère une allure d'appropriation à la situation où elles apparaissent.

Cet emploi d'*ici* est propre à un genre particulier, celui de la narration dans laquelle s'introduit parfois le narrateur : on ne s'étonnera donc pas que la prose de Montaigne n'en présente pas d'exemple aussi flagrant.

La faculté d'*ici* à produire un effet d'à propos est plus largement exploitée chez Rabelais dans les passages discursifs.

## **2.2 *Ici* souligne la coïncidence entre l'énoncé et le moment de l'énonciation**

Le discours direct est bien sûr le contexte obligé d'apparition de ce type d'occurrence, quelle que soit la source du discours direct, auteur-narrateur ou personnages auxquels est donnée la parole. Étroitement liés au présent de l'indicatif, à l'impératif, ou, dans une moindre mesure au futur de l'indicatif, ces emplois foisonnent dans les romans rabelaisiens. Nous avons provisoirement renoncé à établir un décompte de leurs occurrences, mais elles avoisinent le quart des emplois d'*ici* dans l'ensemble de l'oeuvre.

On peut citer quelques exemples tirés du *Pantagruel* où *ici* ponctue et accentue la valeur actuelle du présent. Le langage alambiqué de l'écolier limousin suscite ainsi cette réflexion de Pantagruel :

Je crois qu'il nous forge *ici* quelque langage diabolique  
puis cette répartie :  
tu veux *ici* contrefaire le Parisian (*Pantagruel*, ch. VI, p. 246).

---

<sup>19</sup> Voir à ce sujet, Eliane Kotler, "La parenthèse dans le *Tiers Livre*", dans *Rabelais, Autour du Tiers Livre*, Cahiers du Centre Jacques de Laprade, 1995, pp. 121-134.

*Ici*, c'est à dire au moment où nous parlons, à l'endroit où nous sommes. L'adverbe a donc une valeur à la fois spatiale et temporelle et il est étroitement lié au locuteur, qui permet l'identification de la référence.

Associé à l'impératif ou au futur, formes verbales qui projettent les procès qu'elles expriment dans l'avenir, *ici* leur confère une valeur d'imminence. Panurge interroge ainsi son prisonnier en ces termes :

Mon amy *dys-nous icy* la vérité et ne nous mens en rien, si tu ne veulx estre escorché tout vif, car c'est moy qui mange les petiz enfans (*Pantagruel*, ch. XXVI, p. 102)

Et Frère Jean prononce cette plaisanterie qui est en fait une menace:

par l'habit que je porte, *je vous feray icy* cardinal (...) Vous aurez un chapeau rouge à ceste heure de ma main [c-à-d. je vous trancherai le sommet du crâne] (*Gargantua*, ch. XLIV, p. 164)

Le procédé n'est pas abandonné dans le troisième livre ; dans l'énumération des procédés de divination qu'Her Trippa expose à Panurge, figure la gyromancie :

Par gyromancie ? *Je te feray icy* tournoyer force cercles (*Le Tiers Livre*, ch. XXI, p. 509).

La structure dialogique peut d'ailleurs impliquer le lecteur comme dans ce commentaire sur la déconvenue des deux pique-assiette qui achève l'épisode des grands chevaux de Gargantua :

*Devinez icy* duquel des deux ilz avoient plus matiere, ou de soy cacher pour leur honte, ou de ryre pour le passetemps. (*Gargantua*, ch. XII, p. 52)

Dans tous ces énoncés *ici* n'a d'autre fonction que de ponctuer l'ancrage dans le moment de l'énonciation. Rares sont les occurrences de cet adverbe auxquelles on peut associer une référence qui soit vraiment d'ordre spatial. Je n'ai relevé que l'exemple suivant tiré du chapitre où Gargantua invite les servantes à accompagner sa femme jusqu'à sa dernière demeure et annonce en ces termes son propre projet :

*Je berceray icy* mon fils (*Pantagruel*, ch. III, p. 234).

Dans ce cas la référence d'*ici* est exclusivement spatiale et désigne le lieu où se tient le locuteur, mais il s'agit d'un exemple, semble-t-il isolé.

Ce qui se dégage de ces remarques sur ce type d'emploi, c'est bien l'illusion d'un ancrage dans le moment de l'énonciation, illusion que contribuent à créer le contexte discursif et les formes verbales employées. Ce serait donc la structure discursive et plus particulièrement la structure de discours direct, qui transpose l'oral, qui conditionnerait ces emplois de l'adverbe, au demeurant parfaitement superflu du strict point de vue référentiel.

Mais l'emploi d'*ici* qui nous a semblé le plus curieux chez nos deux auteurs est celui où il fonctionne comme un caractérisant.

### **3. *Ici* caractérisant**

#### **3.1. *Ici* employé dans une locution adverbiale caractérisante**

Montaigne retranscrit son expérience de son univers rapproché au moyen de locutions à valeur manifestement caractérisantes :

Les femmes mariées *ici près*, en forgent de leur couvre-chef une figure sur leur front, pour se glorifier de la jouissance qu'elles en ont : et venant à être veuves, le couchent en arrière, et ensevelissent sous leur coiffure. Les plus sages matrones à Rome, étaient honorées d'offrir des fleurs et des couronnes au Dieu Priape : Et sur ses parties moins honnêtes, faisait-on seoir les vierges, au temps de leurs noces. (*Les Essais*, III, ch. V, p. 858)

Le repère, c'est bien le lieu de l'interlocution, celui où est censé se trouver Montaigne au moment où il rédige ses *Essais*, lieu depuis lequel il rapproche les coutumes antiques de pays étrangers de celles qu'il a le loisir d'observer autour de lui. Mais, comme l'observe Michèle Perret à propos d'un exemple tiré du Jehan de Paris, "la locution dans sa totalité réfère, elle, à un lieu autre, proche de la scène de l'interlocution, mais différent". Et ce lieu ainsi défini participe de la caractérisation du groupe nominal "les femmes mariées".

Cette valeur caractérisante s'observe surtout lorsque *ici* accompagne un démonstratif.

### **3.2 Ici accompagne un démonstratif**

Il s'agit d'un emploi daté d'*ici* qui peut donc compléter un pronom ou un déterminant démonstratif.

#### **3.2.1. GN+ *ici***

Pour ce qui est de l'emploi d'*ici* complétant un GN (dét. dém. + nom) on trouve dans l'œuvre de Rabelais comme dans celle de Montaigne des expressions du type:

Les diables viendront à ceste heure pour emporter *ce fol icy* [c-à-d. le turc désespéré par la perte de tous ses biens] Seroyent-ilz bien gens pour m'emporter aussi ? Je suis jà demy rousty. Mes lardons seront cause de mon mal, car *ces diables icy* sont frians de lardons... (*Pantagruel*, ch. XIV, p. 291)

ou encore :

on a blessé *cette bonne femme icy* entre les jambes bien vilainement (*Pantagruel*, ch. XV, p. 297)

Moins nombreuses dans les *Essais*, ces expressions n'en sont pas absentes :

Et ceci aussi me pèse, que le plus voisin mal, qui nous menace, ce n'est pas altération en la masse, entière et solide, mais sa dissipation et divulsion : l'extrême de nos craintes. Encore en *ces rêvasserie-ici* crains-je la trahison de ma mémoire, que par inadvertance, elle m'ait fait enregistrer une chose deux fois. (*Les Essais*, III, ch. IX, p. 962)

Dans les exemples cités, l'adverbe caractérise des substantifs tous marqués de façon négative, que ce soit par le cotexte, par leur sens dénotatif, par un suffixe péjoratif. Il est donc peut-être intéressant de se demander si *ici* ne renforce pas la caractérisation négative du GN. Cette hypothèse se trouve corroborée par l'expression récurrente *ces gens ici* qui se charge toujours de valeurs plus ou moins négatives :

Toutefois en cela même, on dit qu'il ne faut pas toujours s'arrêter à la propre confession de *ces gens-ici*. Car on leur a vu parfois, s'accuser d'avoir tué des personnes, qu'on trouvoit saines et vivantes. (*Les Essais*, III, ch. XI, p. 1031)

Bien que Vaugelas considère qu'*ici* et *-ci* sont deux variantes allomorphes d'une même expression, dont l'une (*-ci*) relèverait du langage populaire tandis que l'autre (*ici*) relèverait du langage de la cour, aucun des deux tours ne trouvant véritablement grâce à ses yeux à cause de leur caractère redondant<sup>20</sup>, on peut se demander, peut-être à la lueur trompeuse de notre conscience linguistique moderne, si *ici* et *-ci* ont bien la même signification. J'émetts pour l'instant l'hypothèse qu'*ici* à valeur caractérisante aurait tendance à conférer au GN auquel il fait suite une certaine valeur péjorative.

### 3.2.2. Pronom démonstratif + *ici*

Dans ses *Remarques* de 1647, Vaugelas n'évoque pas le cas de l'adverbe *ici* complétant un pronom démonstratif. Est-ce que cette structure est sortie de l'usage au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle ? Seule la particule *-ci* aura droit à la remarque suivante : "cette particule n'est bonne qu'aux pronoms *celui* et *cettui* en tous leurs genres et en tous leurs nombres"<sup>21</sup>, c'est-à-dire qu'elle est dévolue à un emploi unique, celui de compléter n'importe quel pronom démonstratif.

L'observation comparée des œuvres de Rabelais et de Montaigne est intéressante de ce point de vue. Les expressions du type pronom démonstratif + *ici* ne sont pas représentées dans l'oeuvre de Rabelais et assez peu dans les *Essais* où on en dénombre 12 occurrences.

Les hommes, de la société et familiarité desquels je suis en quête, sont ceux qu'on appelle honnêtes et habiles hommes : l'image de *ceux ici* me dégoûte des autres. (*Les Essais*, III, ch. III, p. 824)

Il semble bien qu'*ici* apparaisse lorsqu'il s'agit pour Montaigne d'opposer une réalité à une autre, si bien que l'indéfini *autre(s)*, référant à un univers plus lointain ou virtuel, se trouve souvent dans le cotexte d'*ici*. Dans l'exemple cité, *ceux-ici* fait référence aux "honnêtes et habiles hommes", cités dans la séquence immédiatement antérieure. Ces derniers s'opposent à la foule génératrice de "servitude et d'obligation" évoquée plus haut de façon moins concise, moins étroitement délimitée.

De la même façon,

Nous aurons bien les vices de l'apparence, quand nous aurons eu ceux de l'essence. Quand nous avons fait à *ceux-ici*, nous courrons sus aux autres, si nous trouvons qu'il y faille courir. (*Les Essais*, III, ch V, p. 888)

*ceux-ici* s'oppose aux autres et renvoie clairement aux vices de l'essence, c'est-à-dire aux vices qui sont réellement des vices par opposition aux vices de l'apparence auquel renvoie les *autres*.<sup>22</sup>

---

<sup>20</sup> Claude Favre de Vaugelas, *Remarques sur la langue française utiles à ceux qui veulent bien parler et bien écrire*, 1<sup>e</sup> édition 1647, éd. Champ Libre, 1981, p. 212.

<sup>21</sup>Id. *ibid.* p. 212

<sup>22</sup> De la même façon, Montaigne oppose un peu plus loin les magistrats idéaux aux magistrats du monde réel : "On peut regretter les meilleurs temps : mais non pas fuir aux présents : on peut désirer autres magistrats, mais il faut ce nonobstant obéir à *ceux-ici*." (*Les Essais*, III, ch IX, p. 994)

Lorsque l'opposition n'est pas soulignée par l'indéfini de l'altérité, elle n'en est pas moins présente, comme dans ce passage où Montaigne compare sa fréquentation des morts de la Rome antique avec celle des disparus de sa famille proche, de son père plus précisément :

(...) pourtant ne sçauroy revoir si souvent le tombeau de cette ville [Rome], si grande et si puissante, que je ne l'admire et revere. Le soin des morts nous est en recommandation. Or j'ai été nourri dès mon enfance, avec *ceux-ici* : J'ai eu connaissance des affaires de Rome, longtemps avant que je l'aie eue de ceux de ma maison (...). J'ai eu plus en tête, les conditions et fortunes de Lucullus, Metellus, et Scipion, que je n'ai d'aucuns hommes des nôtres. Ils sont trépassés : Si est bien mon père : aussi entièrement qu'eux : et s'est éloigné de moi, et de la vie, autant en dix-huit ans, que ceux-là ont fait en seize cents. (*Les Essais*, III, ch. IX, p. 996)<sup>23</sup>

Il n'est peut-être pas utile de multiplier les exemples pour montrer que l'emploi de l'adverbe est toujours contrastif, et que cet emploi est sorti de l'usage en français contemporain.

On observera parallèlement le développement absolument extraordinaire du groupe pronom démonstratif + *-ci* chez Montaigne. Quand on relève 21 occurrences de ce groupe chez Rabelais, on en dénombre 185 chez Montaigne. En fait chez l'auteur de *Essais*, la particule *-ci* est quasiment confinée dans cet emploi<sup>24</sup> alors qu'elle est beaucoup plus libre dans les romans de Rabelais où elle s'emploie avec un verbe à l'impératif (*ci n'entrez*), en particulier avec le verbe *voir* (*voyez-ci*) ou dans des expressions locatives comme *ci-dessous* ou *ci-devant*<sup>25</sup>.

De Rabelais à Montaigne on s'achemine peu à peu vers l'usage moderne avec une restriction des possibilités offertes par la langue, restriction qui se manifeste en particulier dans la spécialisation des emplois de la particule *-ci*. Ces considérations sur les emplois de *-ci* nous entraînent cependant dans une réflexion qui mériterait d'être menée mais qui déborde notre objectif d'aujourd'hui.

## Conclusions

Dans une perspective historique, on s'aperçoit qu'une évolution se dessine entre la première moitié et la fin du XVI<sup>e</sup> siècle : chez Montaigne *ici* ne peut plus être autosaturé comme il lui arrivait encore de l'être chez Rabelais. Par ailleurs on observe la disparition d'*ici* caractérisant au profit de *-ci*, dont les emplois se restreignent par ailleurs à la complémentation du pronom démonstratif.

Sur le plan sémantique, nous pouvons dire que, globalement, *ici* est étroitement lié à la personne 1 de l'interlocution et a tendance à opposer une sphère d'extension variable incluant cette personne à ce qui lui est extérieur. Ce qui n'est pas en soi une découverte. Les observations les plus intéressantes sont d'ordre stylistique : l'examen des emplois de ce lexème ne comportant aucun trait sémantique inhérent et dont le sens se définit de façon relationnelle peut en effet contribuer à définir l'écriture de chacun des auteurs. Ainsi, chez Rabelais, *ici* a tendance à apparaître dans des expressions plus ou moins figées ; sa fonction

---

<sup>23</sup> On pourrait faire les mêmes observations à propos d'un autre passage où il s'agit de comparer les tisserandes de la Grèce antique à celles de l'époque de Montaigne, dont l'activité éveille la sensualité : "Qui est aussi la raison, pourquoi les Grecs décriaient les tisserandes, d'être plus chaudes, que les autres femmes : à cause du métier sédentaire qu'elles font, sans grand exercice du corps. De quoi ne pouvons-nous raisonner à ce prix-là ? *De celles-ici*, je pourrais aussi dire ; que ce trémoussement que leur ouvrage leur donne ainsi assises, les éveille et sollicite : comme font les dames, le croulement et tremblement de leurs coches." (*Les Essais*, III, ch. XI, p. 1034).

<sup>24</sup> On dénombre en effet 3 occurrences de l'expression *par ci* (associée 2 fois à *par là*) et 1 occurrence de l'expression *ces gens-ci*.

<sup>25</sup> Sur 78 occurrences, seules 21 entrent en composition avec un pronom démonstratif.

est surtout celle d'un marqueur énonciatif, ancrant artificiellement un propos dans une situation énonciative donnée. Chez Montaigne *ici* est appelé par des contextes négatifs et contrastifs, il renvoie majoritairement au texte des *Essais* et apparaît comme une marque de la réflexivité de l'écriture autobiographique permettant de créer un espace fictif commun à l'auteur et au lecteur.

Eliane KOTLER  
Université de Nice-Sophia Antipolis  
UMR 6039